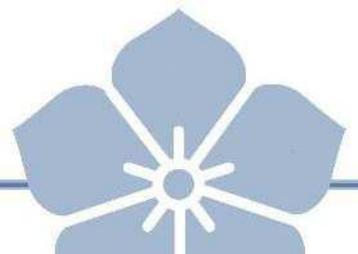


L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°39 - Mai 2022

Voyage immobile





L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°39 - Mai 2022



Sommaire

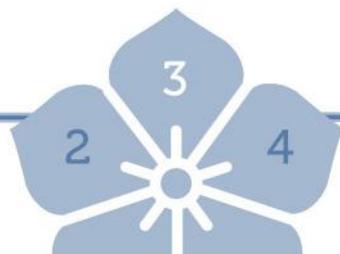
Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Voyage immobile

- Le manoir de Coécilian, *Françoise Deniaud-Lelièvre* p. 7
- Cours de qi gong, *Germain Rehlinger* p. 9
- Nuit cristalline, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 11
- Casa de la Trova, *Stéphan Ruvio* p. 13
- Le fil, *Sandra Saint-Laurent* p. 15
- Évasions, *Jo(sette) Pellet* p. 17
- En apesanteur, *Danièle Duteil* p. 21
- Near death experience, *Françoise Kerisel* p. 23

Thème libre

- Les haricots rouges de Mende, *Éric Bernicot* p. 25
- Au hasard des souvenirs, *Georges Friedenkraft* p. 27



L'écho de l'étroit chemin

Coup de cœur

- Near death experience, de Françoise Kerisel, par *Monique Leroux Serres* p. 29

Appel à haïbun

- Thèmes des prochains numéros de *L'écho de l'étroit chemin* p. 31
- Vie de l'AFAH p. 31

Article

- Regard sur le haïbun, par *Marie-Noëlle Hôpital* p. 33

Coin lecture

- *HAÏKU & ENFANCE*: Actes du colloque du 6 novembre 2021 – Mairie du V^e – coordination de Muriel Détrie et Dominique Chipot, par *Danièle Duteil* p. 37

Adhésion AFAH

p. 39





*reflets du canal
au plafond de ma chambre
mon lit un bateau¹*

Mathieu Ricard ne serait pas dépaycé par le thème du « Voyage immobile » aujourd'hui proposé. Il a en effet coutume de se retirer tous les ans sur les hauteurs de Katmandou pour méditer, entre les vallées du Népal et la chaîne de l'Himalaya. Ces moments d'harmonie avec la nature lui ont inspiré l'ouvrage intitulé *Un voyage immobile : l'Himalaya vu d'un ermitage* (La Martinière, 2021).

À chaque rêveur, son voyage immobile, de l'enfant qui s'endort sur son canot dérivé (*Le manoir de Coécilian*, de Françoise Deniaud Lelièvre) à la personne alitée, voguant entre deux mondes... ainsi, deux textes proches narrent une étrange échappée : *En apesanteur*, de moi-même, et *Near death experience*, de Françoise Kerisel, coup de cœur de Monique Leroux Serres ; dans l'intervalle, Germain Rehlinger se délecte à sa *Leçon de qi gong* pleine de poésie ; Marie-Noëlle Hôpital se remémore, avec *Nuit cristalline*, les somptueux moments vécus au théâtre de la ville de Marseille, clos pendant la pandémie de Covid ; Stéphan Ruvio (*Casa de la Trova*) dit le charme des harmonies cubaines et celui de la rue ; Sandra Saint-Laurent, grâce à Facebook, remonte par hasard *Le fil* de sa vie et du temps, jusqu'à renouer avec une ancienne connaissance ; enfin Jo(sette) Pellet jette aussi un regard en arrière, à l'époque où ses ateliers d'écriture dispensés en milieu carcéral offraient aux détenus, par le pouvoir de leur plume, de salutaires *Évasions*.

Deux haïbuns figurent au thème libre : *Les haricots rouges de Mende*, d'Éric Bernicot, nous entraînent dans cette ville de la Lozère où les paysages « valent la course » ; pour finir, Georges Friedenkrantz convoque, *Au hasard des souvenirs*, des visages, des lieux et des événements marquants de son existence.

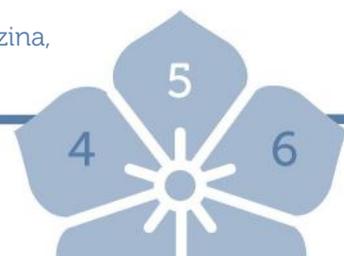
De fait, tous les haïbuns esquissent une forme de voyage : fenêtres ouvertes sur des moments sans frontières, ils explorent les arcanes de la pensée, de l'imaginaire ou du subconscient, et sondent un univers spatio-temporel à mesure variable. Dans son article, *Regards sur le haïbun (2)*, Marie-Noëlle Hôpital souligne pareillement que « domine l'idée de voyage » dans cette composition littéraire. Pour elle, l'irruption du haïku dans la prose « modifie profondément le mouvement » d'ensemble et bouscule le rythme, évoquant le « contrepoint » dans un registre musical. Une intéressante réflexion.

Je remercie vivement le jury de ce N° 39 de *L'écho de l'étroit chemin*, composé de Daniel Birnbaum, Monique Leroux-Serres et Monique Merabet.

Bonne lecture !

Danièle Duteil

1. Jean Deronzier : in *Kukaï, une aventure poétique*, sous la direction d'André Vézina, Éditions David, Québec, Canada, 2015.



L'écho de l'étroit chemin



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2022 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " voyage immobile "



Le manoir de Coëcilian¹

tohu-bohu
du vent et des marées
les tamaris s'inclinent

Dans le bas du village, les lampadaires éclairent déjà les maisons alignées. Sur la crête de Pen-Hat, les craves à bec rouge rejoignent leur dortoir, sur les tourelles du manoir en ruine. Le père de Yoan est pêcheur, il passe ses journées sur l'océan, sa mère s'occupe de leur petite ferme.

Pour ses sept ans, ses parents lui ont offert un ballon. Il a l'autorisation d'aller jouer au football, entre les alignements derrière leur maison, mais l'interdiction de s'approcher du manoir, entouré de falaises escarpées. Au loin, les silhouettes noires des huit tours délabrées se dessinent sur l'horizon. Ses parents lui ont raconté que tous ceux qui avaient tenté de franchir ces murs, n'en étaient jamais revenus. Cette demeure a connu les tragédies de la mort et la destruction de la dernière guerre. Elle n'a jamais été restaurée.

Yoan adore s'approcher au plus près de la côte, en tapant dans son ballon. Ce soir-là, il s'aventure un peu plus. Un brouillard épais envahit la pointe. Il entend la mer toute proche, ballottée par de forts courants. Seul le vent souffle sur la brume silencieuse. La lune disparaît dans le ciel. Le voilà perdu et plongé dans l'obscurité. Devant lui, se trouve un escalier. Yoan n'a pas peur. Il grimpe, grimpe, les marches étroites et glissantes. Il atteint une esplanade ronde. Au loin scintille le phare, ses éclats réguliers le rassurent. Il écoute le fracas des vagues. Il distingue à peine l'écume blanchâtre, autour des îlots rocheux. Un claquement d'ailes le fait sursauter, un oiseau tout noir, effrayé par sa présence s'enfuit sans un cri, en lui frôlant la joue. Épuisé, en cette fin de journée, il s'assoit pour se mettre à l'abri du vent, puis s'endort.

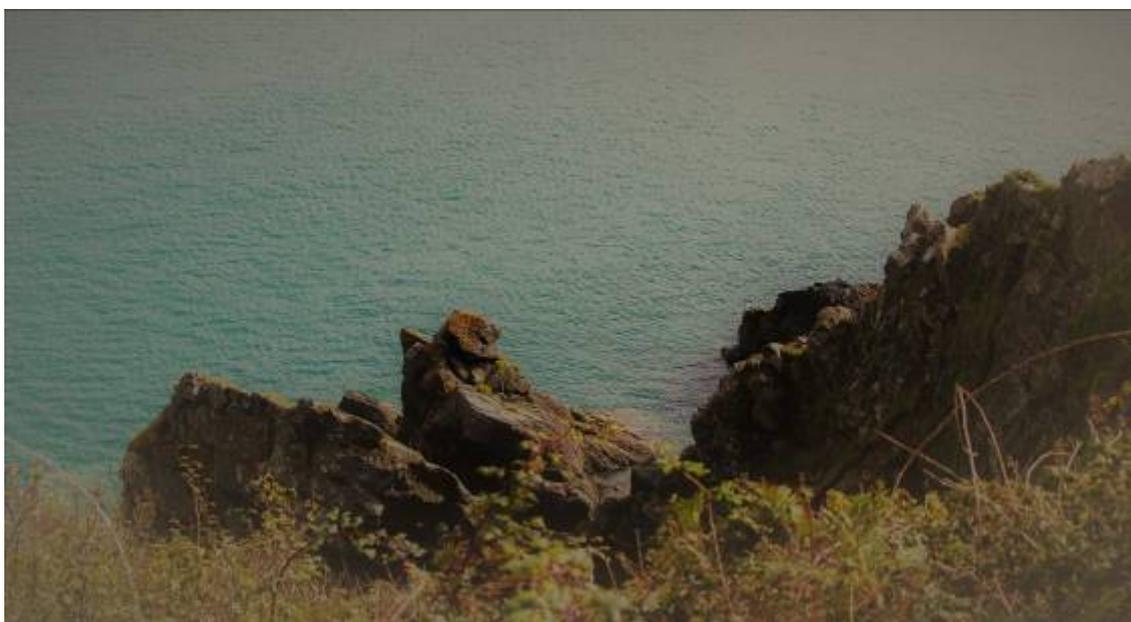
sur un trois-mâts
une traversée tranquille
le monde s'efface

Françoise DENIAUD-LELIÈVRE (France)

1. Le poète français Saint-Pol Roux, s'installa dans ce manoir en 1907 à Camaret.



L'écho de l'étroit chemin





Cours de qi gong

« Fluide comme un félin »
le genou craque

Souvent le cerveau invite quelqu'un, l'amène à la lumière, comme mon père ce matin, pendant ce cours. Je le vois vers la fin de sa vie : il a lâché prise, ses yeux sont d'un bleu plus transparent, ils regardent plus loin. Il s'oppose de moins en moins à sa femme ; elle est d'autant plus irritable. Il a réussi à *Séparer les nuages* alors que je ne suis pas dans ce mouvement, loin d'embrasser l'espace. « Ici et maintenant » dit pourtant le professeur.

Pleine concentration
elle arrive en retard
le bruit de ses zips

Les traits de son visage se sont détendus, sa respiration s'est fluidifiée, apaisée comme tout son être alors que je me centre sur la mienne pour *Retourner et repousser le singe*.

Je revois mon père sur cette photo prise par un ami. J'ai essayé de me racheter en la copiant pour peindre son portrait. Il serait temps de faire comme lui, de sortir enfin de cette longue traversée et *Mouvoir l'arc-en-ciel*. La poésie des mots épouse l'élégance des gestes.

Avec lui je descends les stères de bois jusqu'à la route forestière. Et sans cesse nous remontons comme *Ramer en bateau au milieu du lac*.

Des couples de grues du Japon dansent leur parade amoureuse sur la neige du mur pendant que j'assure mon équilibre dans *L'oie sauvage vole en altitude*.

Dernier exercice
La grande roue tourne sans fin
stoïquement

À la sortie je le retrouve heureux et libre comme lorsqu'il allait le dimanche aux champs juste pour le plaisir de sentir le foin sec ou de croquer un grain de blé mûrissant. Au retour il donnait le programme de la semaine à venir, les mains pleines de soleil. Il éprouvait alors la même satisfaction que lorsqu'il vendait jambon et saucisson à ses copains d'usine. Son optimisme déteint sur l'effet bienfaisant de la séance.

Une semaine
si long pour retenir
la souplesse



L'écho de l'étroit chemin

À la boulangerie, mon père s'est éloigné dans la pénombre des souvenirs mais je sais qu'il reviendra. Lui ou quelqu'un d'autre. Je referai peut-être, avec la grand-tante, cette promenade que mes pas d'enfant avaient trouvée si longue alors qu'il n'en est rien.

« Un pain au froment s'il vous plaît ».

Germain REHLINGER (France)

** Les parties en italiques sont des noms de mouvements de qi gong.*





Nuit cristalline

Soirée théâtrale
une foule effervescente
vite évanouie

Le théâtre a fermé ses portes, tiré le rideau. Fauteuils de velours rouge repliés, plis de tissus raidis, presque amidonnés, la poussière se dépose. Temps de pandémie, spectacles suspendus, salles muettes, grilles baissées. Je ferme les yeux.

Le TOURSKY se trouve implanté dans le quartier peut-être le plus pauvre d'Europe, à Marseille, non loin de la Belle de Mai. Le théâtre a un public nombreux, fervent, fidèle, porté par un fondateur passionné, le comédien Richard Martin, passeur contre tous les vents contraires. Deux grèves de la faim ont permis à ce directeur inspiré d'obtenir les subventions nécessaires à cette scène où s'exprime une densité dramatique rare.

Je ferme les yeux. Je revois les grands moments du théâtre qui s'ouvre au chant, à la danse, à la comédie, à la tragédie. Voici Julos Beaucarne, le chanteur belge récemment disparu ; doux comme un mouton tondu, l'artiste changeait moult fois de pulls chauds et colorés durant le spectacle, humour facétieux, douceur poétique et paradoxale d'un homme qui avait perdu sa femme, lâchement assassinée, sans sombrer dans un dévorant désir de vengeance ; une voix singulière, prenante, envoûtante, dans un écrin de silence.

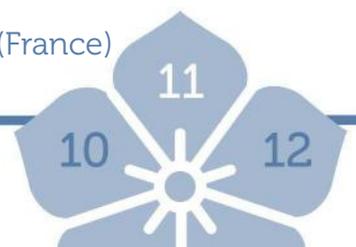
Marie-Claude PIETRAGALLA surgit dans mes souvenirs sous les feux de la rampe. Elle danse le drame obscur des mineurs enfouis dans les souterrains du Nord du pays ; en 1906, à Courrières, 1200 hommes périrent à la suite d'un coup de grisou.

Nuit cristalline
et tous les saints de glace
derrière les grillages

Je ferme les yeux et je remonte le temps. Les images de la création de Philippe GENTY, *Le voyageur immobile*, assaillent ma mémoire. Visions surréalistes où se mêlent marionnettes à visage humain, acteurs en chair et en os pris dans des mouvements mécaniques, acrobates, poupées, vagues de papier scintillantes où se meuvent les personnages, où ils tanguent, roulent, naviguent, se noient, se perdent et ressuscitent, fétus ballottés, naufragés, bouleversés... des figurines s'animent ; les silhouettes de Magritte à chapeau melon, parapluie et costume noir sortent du cadre du tableau, s'agitent, les rêves revivent sur scène une seconde fois. Traversée dans l'imaginaire, pérégrination d'une étonnante étrangeté. Je suis submergée...

La lame de fond
silence du solstice
trame du songe

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)



L'écho de l'étroit chemin





Casa de la Trova

Volutes chaudes
d'une flamme à l'autre
salsa et Cohiba

À peine quelques dollars en poche – le privilège des touristes en terre cubaine – je m'enfonce dans cette rue animée de Santiago, persuadé enfin qu'un bonheur empli d'humilité existe quelque part, même sous la contrainte politique. Ici la flamme s'accomplit dans le funambulisme des danseurs à la fois jongleurs et cracheurs de feu.

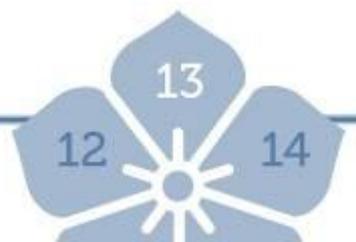
Au hasard de mes rencontres, la palette cubaine s'inscrit définitivement dans ma mémoire. Jusqu'à ce lieu mythique où perdure le son traditionnel. Une vieille bâtisse de style colonial au bleu criard bordée par des grandes ouvertures aux grilles en fer forgé : La Casa de la Trova. C'est dans ce temple que s'offre avec tendresse, joie et nostalgie la tradition de la musique cubaine. Assis sur des vieilles chaises en bois, les murs tapissés de photos de musiciens historiques, tu assistes, des larmes de bonheur aux yeux, à l'harmonie des cordes et des cuivres, aux douces caresses des percussions.

Portés par leur peuple
ils tourbillonnent
les trottoirs de Santiago

Quand il n'y a plus de place à l'intérieur ou que tu n'as pas un dollar en poche, c'est la rue qui s'empare du spectacle. Aux grandes fenêtres ouvertes, la foule exaltée s'attroupe pour écouter et voir. Sur les trottoirs, hommes et femmes s'invitent en un regard pour danser et s'aimer.

Pluie d'étoiles
sur les pavés le boléro
des fleurs de gardénia

Stephan RUVIO (France)



L'écho de l'étroit chemin



Photo de Stéphan Ruvio



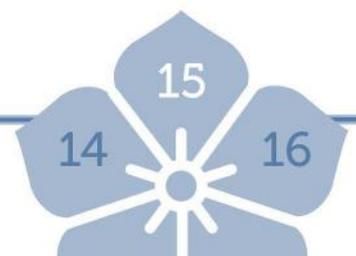
Je le vois sur Facebook. Je le lis ensuite. Le rouleau de nouvelles sous mes pouces, ton nom émerge et ça m'intrigue. Un arrêt sur l'image agrandie. Tu viens de perdre ton père. Une vague de sympathie numérique t'a fait remonter le fil des notifications. Je me sens proche et loin à la fois. Je voudrais te prendre dans mes bras sans parenthèses, te donner un coup de main, pas de pouce, puis je réalise que le message date déjà de quelques jours. L'algorithme à la traine, j'ai le sentiment d'avoir manqué le train.

Je me console en cherchant des images d'albums souvenirs qui devraient habituellement m'être suggérées. Mais il n'y en a pas. Car nos aventures folles et nos sourires pré-datent l'avènement des médias sociaux. Notre amitié intemporelle n'appartient qu'à toi et moi. Nos discussions existentielles, nos projets et nos flocs rigolos, nos mots d'enfants n'ont été partagés qu'avec ceux et celles qui se trouvaient autour de nous. Il fallait être là. Non, le monde entier n'en sera jamais témoin. Je plonge dans mes souvenirs pour revoir ton petit nez qui bouge quand tu hésites et ta façon de dire « c'est pas champion » quand tu n'es pas d'accord. Dans ma tête, je te vois défiler sur fonds d'aurores boréales, de feux de camps, de montagnes qu'honnêtement, je ne sais plus si nous avons vraiment traversées ensemble. Peu importe.

J'entends ton rire généreux en boucle comme un petit clip sonore dans ma tête. Ça me manque. Je te texte que je t'appelle. Je te vois enfin bouger « en vrai ». Je compatis et tu me résumes tout. Je suis aux premières loges et j'admire ta force si caractéristique. Je sens les ficelles de nos souvenirs qui tissent une autre histoire. Je suis loin mais je suis proche aussi.

ménage du printemps
j'ouvre enfin le livre
offre-t-il y a 20 ans

Sandra SAINT-LAURENT (Canada)



L'écho de l'étroit chemin





« Cette nuit, j'ai entendu le chant des rossignols. Ils m'ont fait penser à ces goûteurs de vin, chez moi, en Provence. J'ai ri.

C'était drôle de rire, à pareille heure, en prison.

Ce matin, après m'être levé, je ne me suis pas débarbouillé le visage, ni enlevé la larve des yeux.

De quoi avais-je envie ? Peut-être de vivre sans avoir à penser mes jours et mes nuits.

Je suis ainsi resté, tout de songes.

Puis je me suis préparé un pot de café et, une fois les portes ouvertes, je suis parti, avec mon récipient à la main, à la division E.

Je fais cela assez souvent. C'est à l'un de ces trips que parfois j'amarre une complète journée. À chaque fois, une impression de lointain me gagne. Comme si entre la A et la E il y avait des milliers de kilomètres.

Je n'ai pas de goût pour les destinations, ni pour les lieux précis.

Comme tous les errants, il me faut peu pour m'oublier.

Je me suis aperçu bientôt que le café était froid. Moment d'hésitation : je le bois ou je ne le bois pas ? Je l'ai bu.

L'heure du téléphone est venue. Je suis redescendu. J'ai appelé une meuf avec qui j'ai un feeling cérébral. Ensemble on a bavardé. J'ai aimé.

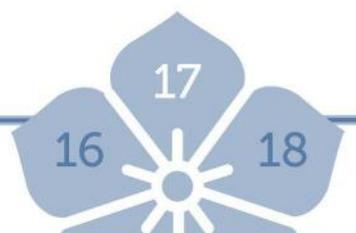
Puis un maton est arrivé. Il a dit qu'il fallait couper, que je cesse de me réchauffer. J'ai obéi à contrecœur.

Je suis sorti de la cabine et me suis dirigé vers ma cellule.

Une fois à l'intérieur, j'ai pris un bout de papier. Ensuite, d'une plume naïve, j'ai jeté des mots ivres.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai brûlé le papier, car j'éprouvais une sensation de nudité. Dans l'obscurité revenue, j'ai vu que les cendres bleuissaient. Je crois que c'était l'encre... »

(A.B.)



L'écho de l'étroit chemin

Déjà lointaine, l'époque où je fréquentais un pénitencier. Et pourtant il suffit parfois de quelques mots ou d'une image, ou encore d'un fait divers, pour que me revienne en mémoire cette pleine année pendant laquelle j'ai fait des allées et venues entre le dehors et le dedans. Où, quand j'étais dehors, mes pensées déambulaient dans les dédales de la prison, et quand j'étais dedans, nous voyagions beaucoup, mon compagnon d'écriture et moi : dans le passé, le futur, l'imaginaire.

Et il me suffit aussi de relire quelques-uns de nos textes et de fermer les yeux pour revivre, des lustres plus tard, les heures insolites et hors du temps que j'ai passées dans l'univers carcéral ; pour que remontent à la surface, toujours vivaces, les images et émotions d'alors.

Surtout celles de la première fois...

Dehors ou dedans
un appel à l'évasion
ce ciel barbelé

Large bâtisse rectangulaire, le pénitencier s'impose sans ménagement. Nu et massif. Des cubes de béton. Des angles nets, aigus.

Mon regard se heurte aux grilles et aux barreaux, s'écorche aux barbelés. Mon cœur cogne des deux poings et je sens monter la rage. Le fauve se prétend-il dompteur de fauves ?

Je m'annonce à l'interphone. Le portail glisse lentement sur ses rails.

Je traverse la cour, monte quelques marches. Une porte s'ouvre devant moi. Un gardien, dans une cage de verre, me fait signe d'avancer.

Je suis dans un sas. Des caméras électroniques suivent chacun de mes gestes.

Je mets mes effets sur un tapis roulant, qui traverse un tunnel, pareil à ceux des aéroports, et je monte sur une plaque ronde, où me déshabillent des rayons voyeurs.

La plaque pivote, referme le passage derrière moi, et me régurgite à l'intérieur du monstre.

Encore une enfilade de couloirs et de portes ; des gardiens, des clefs, des serrures qui claquent avec un bruit de culasse, des escaliers.

Il m'attend sur un palier. Son bonjour est bref. Courtois et impersonnel. Comme son chandail gris, qui lui donne l'apparence d'un étudiant sage ou d'un séminariste.

On nous ouvre une salle et on nous laisse seuls.

Silence.

Depuis mon entrée dans la prison, c'est le premier être humain à me regarder vraiment, le premier qui me paraisse de chair et de sang.

Attentif, il s'exprime posément. Un visage à découvert, mais qui hésite à se laisser lire. Un air à la fois d'indifférence et d'attente. D'intérêt et de méfiance. Des yeux noirs, que traversent des bribes d'enfance, d'innocence, d'espoir et d'inquiétude. Beaucoup de

retenue, de pudeur. Un jardin secret.

Mais quand il s'anime, une bouffée de Méditerranée balaie la grisaille et les murs s'éloignent...

Trois sillons barreaux
entre les deux sourcils
un sourire oiseau

Le dedans, c'est l'ici et maintenant : une salle grise, des livres, des cahiers, des stylos et des cigarettes ; deux individus – un homme qui veut écrire et une femme chargée de l'accompagner –, des mots et leur usage.

Un monde infini, sans limites, ouvert à l'imagination et à tous les rêves. Aux échappées et pérégrinations les plus folles, aux univers les plus farfelus. Des instants pleins à ras bord, en suspension entre le dedans et le dehors, entre deux réalités et deux vies, qui, ailleurs, ne se rencontreraient pas. Des instants que l'on sait uniques et où tout est possible.

Quant au dehors, à travers les barreaux, il n'a d'autre réalité qu'un fragment de paysage – champs et montagnes – et un oiseau sur le rebord de la fenêtre...

« Un rouge-gorge, la tête mouillée et les plumes en pinceaux, s'est posé sur le bord de la fenêtre. Derrière les barbelés, un berger allemand galope ; son maître aboie... »

(A.B.)

« De n'y avoir jamais vraiment goûté, c'est avec hésitation que mes mains de gringalet maladroit sortent de derrière mon dos pour se tendre vers un sourire d'enfant, un rayon de soleil, une tulipe, des filles, un papillon ; un vieillard qui fume, assis sur un rondin, et qui parle à sa casquette en disant « on » ; un bivouac dans la nuit, un feu d'étoiles, un chant de grenouilles dans les étangs, des châtaignes qui gémissent dans la braise, un poisson qui croustille sous la dent ; l'ombre des nuages quand ils passent au-dessus des champs de blé et, tels le sésame d'une gigantesque volière, libèrent cailles et perdrix, qui aussitôt montent en flèches vers le firmament... »

(A.B.)

Te voilà presque un vieux
toi qui les aimais tant –
combien de printemps ?

Sous quels ciex erres-tu maintenant, toi le taiseux, le solitaire, parti sans laisser d'adresse ?

L'écho de l'étroit chemin

Je t'imagine vagabondant sur les routes, de village en village. Dormant à la belle étoile et te nourrissant de quelques fruits et légumes glanés sur les marchés ou maraudés dans les jardins.

Ou peut-être as-tu posé ton balluchon quelque part au sud, là où les rossignols chantent la nuit ? En marge d'une bourgade ou à la lisière d'une ville. Dans une cabane en forêt.

À moins que tu aies traversé mers et océans et gagné de nouveaux rivages ? Ou encore que tu sois à nouveau en prison, un endroit où tu sais pouvoir être libre et rêver à ta guise, en toute sécurité ?

Jo(sette) PELLET (Suisse)





En apesanteur

Rentrée de janvier
trente filles en chaussons
sur la sellette

Entraînement sportif pour le baccalauréat : équilibre sur les mains suivi d'une roulade. Je m'élance avec assurance, un exercice que je maîtrise pleinement. Ma camarade de classe néglige d'effectuer la parade, obligatoire en principe :

- Inutile, tu assures !

Réception calamiteuse. La respiration bloquée, je suis incapable de me relever. Panique : l'air n'entre plus dans mes poumons.

Attente interminable... Enfin, les pompiers me prennent en charge !

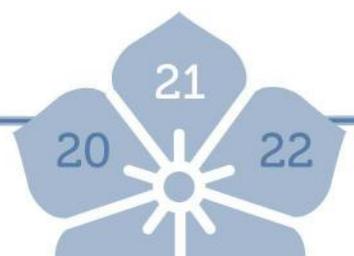
Les chaos de la route accentuent la douleur. Les vingt minutes de transfert vers les urgences me semblent une éternité.

Longue station dans le couloir, sur un brancard : c'est la pause de midi. On finit par m'introduire dans « la salle des machines ». Cliché sur cliché. Le diagnostic tombe : fracture des lombaires. Je mettrai longtemps pour m'en remettre.

L'hôpital est surchargé. Je dois partager ma chambre avec trois autres patientes. Sur ma planche, tout mouvement m'est interdit. Allongée à plat-dos, je n'ai d'autre vision des lieux que le plafond. Je ne peux rien faire, ni lire, ni écrire, ni regarder la télévision.

Je risque de perdre l'usage des jambes. Mais je suis jeune, insouciante du lendemain : l'idée de ne plus jamais remarcher ne m'effleure pas, je ne me sens pas concernée.

Dès lors, je me réfugie dans... ma tête. J'y découvre un havre, loin des tracasseries de la vie, riche de ressources inexploitées. Vu de l'intérieur, protégé par un drap blanc, le monde m'apparaît plus lumineux : aucun conflit, pas de barrières. Je marche sur le sable chaud, sans doute sur cette île que j'affectionne. Le murmure des vagues m'invite à la baignade. C'est si bon de faire la planche, les yeux fermés, les oreilles emplies de la rumeur des fonds. Ah ! ce cliquetis des galets bousculés par le ressac... Un bateau au loin arpente les flots... Le ronflement de son moteur me parvient amorti par la distance, modelé par le matelas naturel de l'eau. Un paquebot chargé de voyageurs en partance vers l'au-delà de l'océan ?



L'écho de l'étroit chemin

The Great Piano Works¹
sur les notes de Schumann
un goût d'éternité

Ma respiration s'accorde au mouvement de la houle qui me porte sans exiger de moi le moindre effort. Les remous déploient mes cheveux et exercent sur mon cuir chevelu un léger massage, m'inondant de bien-être.

En apesanteur, au rythme des éléments, je dérive.

Danièle DUTEIL (France)

1. Schumann : *The Great Piano Works*, Vol.1.





Near death experience

Comme d'autres l'ont conté, mon amie Anna a connu, jeune femme, cette impression de quitter la terre, pour mieux y revenir.

“ Near death experience ”...

Bien serrée dans son petit lit blanc à l'hôpital de Moulins, j'en fus témoin, elle était là, et n'était plus là.

En soins intensifs, Anna se débattait...

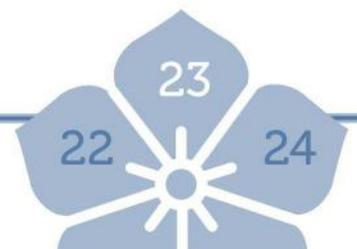
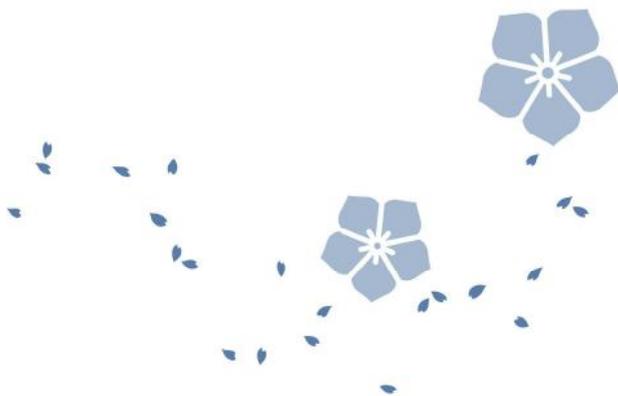
Son coma, par un large passage lumineux, l'emporta dans un coin du ciel de merveille, dit-elle.

Elle y examina longuement les raisons de poursuivre son dialogue avec l'ange, ou de faire retour vers sa vie en suspens, vers sa fille au jardin, vers une odeur de tarte aux pommes qu'il fallait vite sortir du four, et qui la réveilla, dans son petit lit blanc.

Entre ciel et terre
debout sur la balançoire
l'enfant appelait

– Et toi, Lazare, quelle odeur, quel appel t'ont mis debout ?

Françoise KERISEL (France)



L'écho de l'étroit chemin



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2022 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



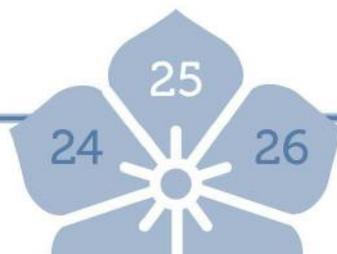
Les haricots rouges de Mende

en un coin reculé
une lampe allumée
derrière un rideau

Vous qui êtes de Mende, vous m'avez peut-être vu déambuler en direction de la gare routière avec mon sac de randonneur sur le dos. À travers ce périple existentiel m'auront autant porté qu'accompagné les haricots rouges. La première fois que Mende m'est apparue avec toutes ses maisons répandues sur le vert, j'ai pensé à une boîte de jeu qu'aurait renversée un enfant. C'est la ville parfaite pour y faire ses courses. Un magasin ayant fermé là où j'habite, je viens deux fois par mois faire le plein de haricots rouges. J'ai ouvert quantité de boîtes de haricots rouges, vu les divers paysages que peuvent offrir leur contenu, et je peux dire que ceux de Mende valent la course. C'est à trois-quarts d'heure en bus, mais le trajet ne coûte qu'un euro. Là-bas, il faut marcher jusqu'à l'autre bout de la ville, vers où vont les voitures, tout en sachant que je serais de retour avant le soir, devant le ciel vide plein la fenêtre. Je remonte avec mon chargement par un raccourci, en longeant le Lot. Les jours où il fait beau, des voix le franchissent telles des balles de tennis. Jusque-là muette, la rivière se fait entendre plus haut à la digue, et cela veut dire que je vais bientôt rentrer...

par la glace du bus
un long chemin qui finit
dans une pinède

Éric BERNICOT (France)



L'écho de l'étroit chemin





Au hasard des souvenirs

La haie de sureau
où un merle s'égosille
capte mon regard

Oh, voilà, face au merle, un buisson de groseilles blanches. Salut à mon grand-père que je vois en train de se pencher sur son jardin pour y faire aussi pousser les fraises et les prunes, en prévision de la visite de ses petits-enfants, aux prochaines vacances d'été. Oh, tiens, mon voisin de palier a décoré sa fenêtre de bégonias. Salut à ma grand-mère dont le jardin éclatait, au fil des saisons, de fleurs de toutes sortes : bégonias, dahlias, massifs de tulipes, chemins de myosotis, haies de lilas, tonnelles de glycines... Oh, bigre, un goût étonnamment familier dans ma tasse de chocolat, ce même goût qu'avait le grand bol que me servait ma mère en deuil, avant mon départ quotidien, au petit matin, vers le lycée. Salut, maman, qui a eu le courage d'élever seule deux gamins pendant plus de dix années ! Salut à tous, innombrables tronçons de vie que charrient, comme un fleuve en crue, les flots bouillonnants de ma mémoire. Salut, mes parents éloignés, mes aïeux, mes amis, mes professeurs, mes flirts d'adolescent, mes copains de l'école primaire, mes ours en peluche, mes cahiers, mes livres, tous si chers à mes souvenirs !

Ma bibliothèque
ce sont mes livres d'école
et les champs de blé

Quand mon fils avait deux ans, j'ai été très surpris de retrouver, sur son visage, une moue que je connaissais bien chez mon père, trop tôt disparu, puisqu'il m'a quitté quand j'avais huit ans.

Ce bébé fripé
que te confie l'accoucheur :
les yeux de sa mère

Oh, Bordeaux. Je me souviens d'une année entière passée chez mon oncle et ma tante pharmaciens, qui m'avaient accueilli à Bordeaux après la mort de mon père. Je les rencontre avec plaisir chaque fois que je mets le pied dans une pharmacie. Oh, Beyrouth. Je me souviens d'une année entière passée à Beyrouth chez Henri et Miette, un couple d'amis si chers à mon père. Je les retrouve avec plaisir dans le jeu d'échecs, qu'ils m'avaient enseigné, et dans les fossiles, que nous avons été rechercher ensemble dans les couches géologiques libanaises. C'est prodigieux : aucun d'entre eux n'a vraiment changé. Figés dans leurs traits familiers, ils ne semblent pas avoir vieilli et arborent toujours le même sourire !



L'écho de l'étroit chemin

Des fantômes dansent
une folle farandole
des êtres aimés

Oh, des chênes et des pins maritimes, les deux essences principales de la forêt de Saintonge où ma mère, jadis jeune fille rebelle et solitaire, avait fait construire sa maisonnette. Quand la pluie y tambourine allègrement sur les tuiles rouges, sa pensée l'habite toujours parmi les fantômes des cèpes et des coulemelles. Oh, ce fleuriste au coin de ma rue propose des orchidées, la fleur symbole du pays où est née ma femme, là où vivent les tigres et les chevrotains, à l'autre bout du monde, en Malaisie. Une fleur jadis si rare devenue en Europe si commune. Des images intimes m'envahissent, plus puissantes que tous mes gènes. Salut, ma femme, bien loin de ton cercueil, toujours en partage au fond de moi comme un supplément d'âme qui tu m'avais donné.

Brûlante présence
éblouit mon cœur mes tripes
je t'aime toujours...

Georges FRIEDENKRAFT (France)





Coup de cœur

Near death experience

De Françoise Kerisel

Par *Monique Leroux Serres*

Ce bref haibun est un petit joyau.

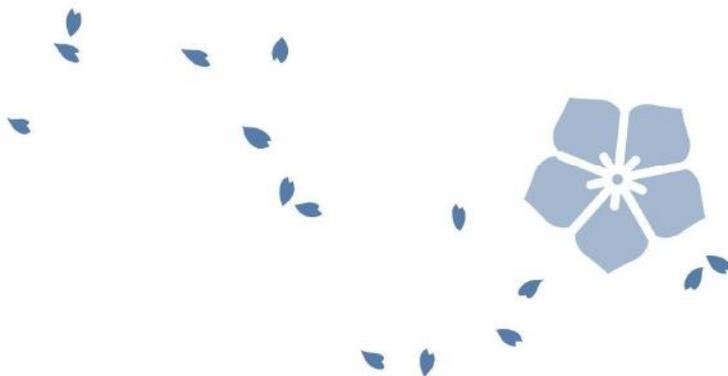
Il nous emmène très loin, par petites touches, parfois répétées : « dans son petit lit blanc », comme sur des pas japonais.

C'est clair comme un conte, c'est presque rien mais profond et mystique ; on y parle avec les anges, sans oublier ces sensations de balançoire, d'odeur de tartes.

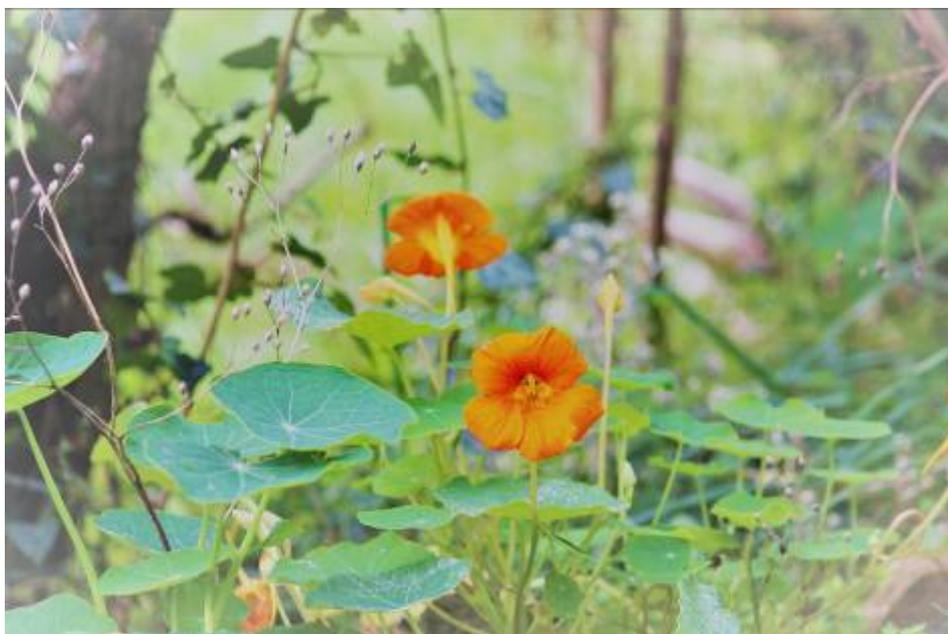
L'histoire très simple et si extravagante de cette jeune femme (suite à un AVC ?) m'émeut beaucoup. Me touchent aussi la délicatesse et la tendresse de l'auteur qui raconte cette histoire.

Le haïku final : une suspension dans l'instant, dans l'ici et maintenant, qui ramène les mères auprès de leur enfant.

Monique LEROUX SERRES



L'écho de l'étroit chemin





Appel à haïbun

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 40

Thème : « Le sport et le corps », ou thème libre.
Échéance : le 1^{er} juillet 2022.

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 41

Thème : « Le bois » ; ou thème libre.
Échéance : le 1^{er} octobre 2022.

Un seul haïbun par personne (composition en prose / haïku) – Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page. Envoi à : afah.jury@yahoo.com

TOUTE PARTICIPATION VAUT AUTORISATION DE PUBLICATION

HAÏBUN LIÉ

- ❖ Sur le principe du renku, qui fonctionne par associations d'idées, il est possible d'écrire un haïbun lié, à deux ou plusieurs personnes qui alternent prose / haïku / prose en changeant de plume et de point de vue.

Envoi à : afah.jury@yahoo.com

Aux dates mentionnées pour les sélections haïbun.

ADHÉSION À L'AFAH

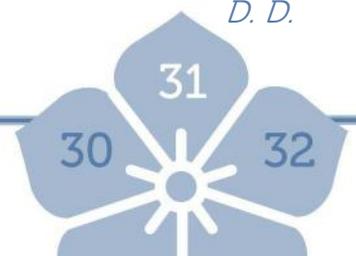
RAPPEL

L'écho de l'étroit chemin est une revue virtuelle gratuite, ce qui ne dispense pas d'adhérer à l'AFAH. Nous sommes maintenant au mois de mai, il est temps de songer aux cotisations pour 2022 : 12 € annuels. Voir en page 39 de ce numéro. Merci d'avance !

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AFAH

Elle se déroulera mi-septembre. Les informations utiles seront envoyées en août.

D. D.



L'écho de l'étroit chemin



Regard sur le haïbun

Par *Marie-Noëlle Hôpital*

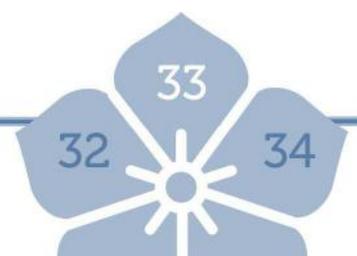
En Francophonie, le haïbun est encore un genre nouveau si bien que les auteurs ont souvent tendance à l'écrire à la manière d'une nouvelle. Certes, beaucoup de qualités requises pour la prose : concision, brièveté, rejet de tout bavardage, et *last but not least*, l'art de l'ellipse, s'appliquent aussi à la nouvelle dont les sujets peuvent également être variés. Cependant, les deux genres diffèrent grandement, car l'irruption du haïku dans un ensemble plus compact introduit un trouble, un léger déséquilibre, comme un caillou lancé à la surface d'un lac crée des remous, modifie profondément le mouvement d'une eau lisse et tranquille. La poésie surgit, le texte devient prose poétique ou poème en prose, en raison du contraste long/court/long ; le rythme est bousculé, même si le tout doit garder une harmonie. Pour filer une métaphore musicale, on évoquera le contrepoint.

Cependant, lorsqu'on écrit un haïbun, il faut éviter de rédiger le haïku dans la continuité de la prose ; on risque d'inventer un tercet plat, simple phrase, d'imaginer un poème en miroir, redondant. Le haïku lové dans la chair du texte doit être autre, impair, irrégulier dans un cours fluide. Il ne s'agit pas d'un corps étranger pour autant : il lui faut posséder des affinités secrètes avec l'ensemble, et l'irradier. Les haïbuns réunis dans *L'Écho de l'Étroit Chemin* ou dans les anthologies dirigées par Danièle DUTEIL en offrent de nombreux exemples. Les textes courts rayonnent grâce au haïku, si fugace, si subtil. Souvent domine l'idée de voyage. Une excursion idyllique à Giverny pour Virginia POPESCU qui contemple l'horizon floral du jardin créé par Claude Monet :

Les fleurs de ce jardin sont disposées en fonction de leurs couleurs, dans un apparent désordre qui les laisse libres de pousser sans aucune contrainte sous la lumière d'un soleil généreux.

*Rosiers grimpants –
le regard ravi
monte vers le ciel*

À un tableau horizontal succède l'espace du haïku, sa légèreté verticale, le mouvement ascendant, furtif, l'essor du poème lié à la prose par le thème des fleurs.



L'écho de l'étroit chemin

Dans le collectif *Enfances*¹, Hélène PHUNG raconte une soirée de juillet passée à regarder la « Piste aux Étoiles » à la télévision, (sans couleurs à l'époque), un spectacle de cirque dont le souvenir se mêle à l'atmosphère nocturne.

Rien que du noir et blanc. Mais c'était tellement saisissant que nous avons oublié ce détail. Peu importait le manque de rouge, de jaune ou de bleu, les magnifiques violets et les verts profonds, nous nagions dans le bonheur du mouvement et de l'illusion, sans même remarquer leur absence.

Quand ce fut fini, mon père éteignit le poste, rendant la nuit à la nuit.

*comètes d'été
les enfants ne voient
que les lucioles*

Après la narration linéaire, l'éclat des comètes, juste une seconde. Le sujet demeure le même, métaphore circassienne de l'astre, lumière naturelle des étoiles filantes : lien profond d'une lueur (lucioles) malgré la rupture du haïku qui éclaire toute l'histoire, tel une flamme fugitive, parfois vacillante.

Mais le haïbun n'est pas toujours court, long récit de voyage ou journal d'une période de vie – voyage à l'intérieur de soi-même ; (les voyages imaginaires sont parfois les plus beaux, chez Gérard de Nerval, le songe d'*Aurélia* ne fascine-t-il pas autant que son périple en Orient, sinon davantage ?).

Je vais puiser mes exemples dans l'œuvre de Roland HALBERT. *Le Pollinier sentinelle*² se compose d'articles sur le haïku, dont des notes prises sur le tournage d'un film documentaire en noir et blanc, phrases rapides, schématiques, elliptiques, et puis, soudain, l'illumination d'un haïku.

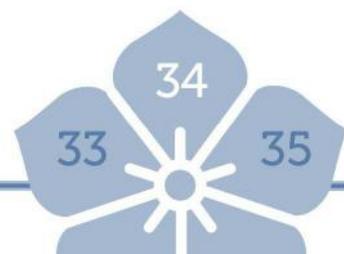
Extrait :

Cascade. L'eau vitale, fille des neiges. « Il est important qu'il neige ! » sinon pas d'alimentation de la nappe phréatique. Reprise des travaux. « Tout repose sur l'équilibre de la nature. »

*Le seul jardinier ?
Ce vent à l'aumône blanche
qui va sans visage.*

1. Cf. note 1 p. 33

2. Roland HALBERT : *Le Pollinier sentinelle*, éditions Fraction, 2014.



Dans son poème romanesque *Chroniques de l'éclair*¹, Roland HALBERT imagine les derniers jours d'un jeune pilote japonais kamikaze durant la Seconde Guerre mondiale, dont le journal de bord, retrouvé après la mort, est émaillé de haïkus :

Une escadrille d'oiseaux migrants.

DÉJÀ ! Est-ce possible ?

Sans doute sont-ils affolés par les combats qui font rage et, déboussolés, peut-être fuient-ils le théâtre des opérations ?

Ils volaient à très haute altitude en direction des Iles fortunées. Je les ai suivis du regard jusqu'à ce que mes yeux s'égaillent dans le bleu sans cadastre et salubre.

Noté ce haïku :

*Oiseau migrant,
je prends mon bagage d'âme.*

Attends-moi, j'arrive !

3 août

Attente aussi insupportable que ces pluies de mousson dont, cette année, on ne voit pas le bout.

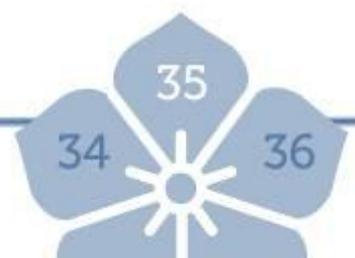
Raids incessants de B-29, les « superforteresses volantes » américaines en tombereaux de ferblanterie monstrueuse. Déluge de bombes qui labourent la terre comme on ouvre une caisse de viscères et de vertèbres. Il faut sans cesse réparer la piste.

L'harmonie est profonde entre l'aviation et l'oiseau migrant qui s'envole dans le poème et plane parmi ces engins de guerre céleste promis à une explosion finale et funeste.

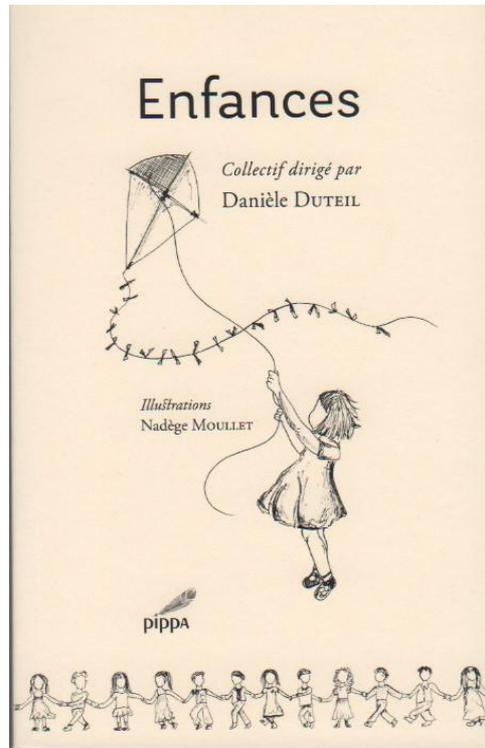
Mais le genre du haïbun a de beaux jours devant lui.

Marie-Noëlle HÔPITAL

1. Roland HALBERT : *Chroniques de l'éclair*, éditions Le Veilleur, 2002.



L'écho de l'étroit chemin



COIN LECTURE

HAÏKU & ENFANCE

Actes du colloque du 6 novembre 2021 – Mairie du V^e –
coordonnés par Muriel Détrie et Dominique Chipot

Illustrations de Pauline Vaubrun

Le 6 novembre 2021 s'est tenu à Paris, Mairie du Ve, un colloque sur le thème « Haïku et enfance », coordonné par Muriel Détrie et Dominique Chipot. Ce livre rend compte des différentes interventions.

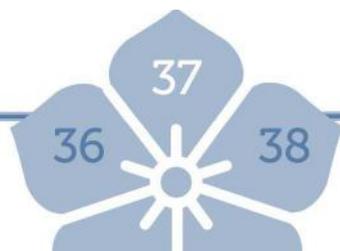
Dans la première partie, intitulée *Du haïku pour adultes au haïku pour enfants*, Magali Bossi suggère « quelques pistes pour penser la didactique d'une forme », se penchant sur le lien « privilégié » entre le haïku et l'enfance, au regard de « l'abondante offre éditoriale qui lui est consacrée en France dans le domaine de la littérature de jeunesse ». Elle compare l'enseignement littéraire dans nos établissements scolaires, au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, puis de nos jours, et essaie de cerner la raison pour laquelle le haïku est entré tardivement dans les programmes.

Muriel Diétrie se consacre aux illustrations de livres pour enfants, à partir de l'observation de six livres. Elle pointe que les images proposées participent à la didactique du haïku : elles apparaissent pour l'enfant comme une source d'inspiration pour composer leurs tercets.

La deuxième partie, *Le haïku à l'école*, rend compte de l'expérience de Jeanne Painchaud (« Le haïku en classe »), de celle de Fanny Chauffin qui interroge : « Quelle image du monde nous donnent les haïkus des enfants et des jeunes ? », et de celle de Thierry Cazals, « Graines de sagesse », à travers ses ateliers d'écriture dispensés dans les écoles et les bibliothèques.

La troisième et dernière partie, *Les adultes face à l'enfance*, offre deux articles : Seegan Mabesoone, dans « Du haïku comme un art *natsukashii*, ou poésie de la *nostalgie heureuse de l'enfance* », montre le caractère inattendu et spontané des haïkus des jeunes enfants, avant qu'ils aient pu développer un « surmoi » ; puis il éclaire le terme *natsukashii* en s'appuyant sur son dernier roman-haïbun *Normandie, été 76*, présenté dans les pages de *L'écho de l'étroit chemin* n° 37.

Dominique Chipot consacre enfin sa réflexion « au regard des haïjins sur les enfants en France et au Japon ». À la lecture d'un certain nombre de haïkus, on se rend compte que la place de l'enfant dans la société est un peu différente, bien que présentant certaines



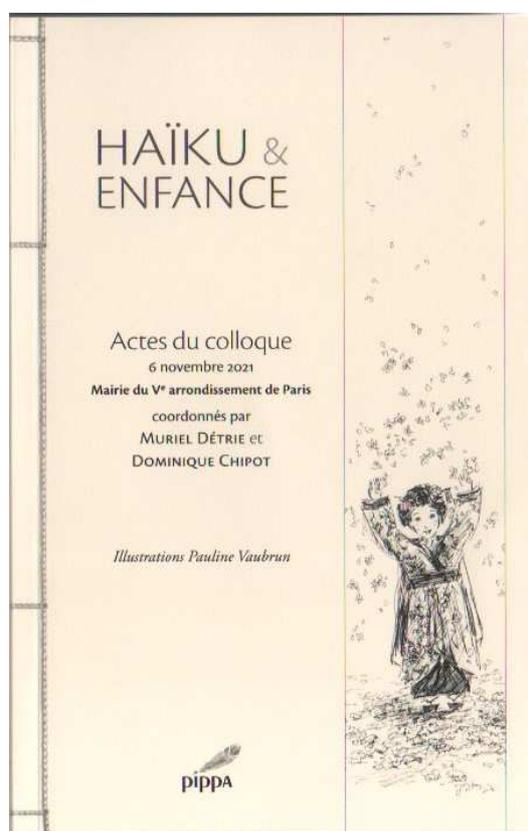
L'écho de l'étroit chemin

similitudes, au Japon et en France : Isabelle Bird souligne par exemple, lors d'un voyage au Japon en 1878, la complicité qu'elle peut constater entre parents et jeunes enfants ; à pareille époque, il n'en va pas de même en France, comme le reflètent les haïkus. C'est plus tard que le statut de l'enfant va évoluer, entraînant une modification du regard des haïjins entre 1923 et 2010.

Des études fort intéressantes à lire dans le détail.

Une interview entre Christophe Jubien, journaliste (Radio Grand Ciel, Chartres), et moi-même, s'est également déroulée à propos du collectif de haïbun *Enfances* (éditions Pippa) que j'ai coordonné pour l'occasion.

Danièle DUTEIL



HAÏKU & ENFANCE

Actes du colloque du 6 novembre 2021 – Mairie du Ve –
coordonnés par Muriel Détrie et Dominique Chipot
Illustrations de Pauline Vaubrun
Éditions Pippa, mars 2022



BULLETIN D'ADHÉSION À L'AFAH

(Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : -----

PRÉNOM : -----

ADRESSE : -----

PAYS : -----

COURRIEL / TÉL. : -----

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France

Pour le QUÉBEC : 15 \$. Prière de s'adresser à Janick Belleau : janick_belleau@videotron.ca



Copyrights des visuels :

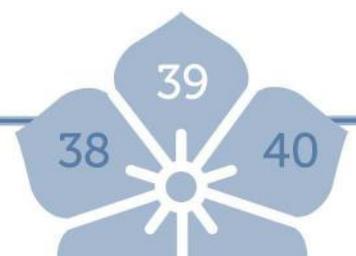
Photographies :

P. 14 : *Stéphan Ruvio*

Autres photographies : *Danièle Duteil*

Directrice de publication : *Danièle Duteil*

Conception graphique : *Meriem Fresson*





L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN

ASSOCIATION FRANCOPHONE POUR LE AUTEURS DE HAÏBUN

AFAH